

# Echos du ballet

## L'art et la danse

Il est des œuvres, rares, qui peuvent appartenir à deux disciplines artistiques sans qu'il soit possible d'affirmer la prééminence de l'une. Et lorsque l'œuvre est de surcroît un chef-d'œuvre, son analyse est plus malaisée encore.

### Set and Reset

**Set and Reset** : six danseurs dans une chorégraphie de Trisha Brown, scénographie de Robert Rauschenberg. Les trois grands "objets" de Rauschenberg, diaphanes, transparents, illuminés de projections mouvantes, s'élèvent lentement du sol avant l'entrée des danseurs et ce moment-là, déjà, est superbe — car rarement ce grand artiste américain a atteint une telle plénitude. On dirait en boutade que c'est du Rauschenberg à la nième puissance tant son art, sa personnalité y sont intensément affirmés. Mais dès l'entrée du ballet, la chorégraphie s'inscrit au même niveau de clarté, d'inventivité, de renouvellement de l'art du ballet. La chorégraphie de Trisha Brown témoigne d'une légèreté, d'une fantaisie heureuse dans une rigueur structurelle et une fluidité du mouvement prodigieuses. Rien d'étonnant si elle reçut le Dance Magazine Award pour "... vingt-cinq ans de créativité renouvelée" et le Laurence Olivier Award pour "la réalisation la plus marquante en danse" parmi bien d'autres récompenses ...

**Set and Reset** ouvrait la soirée de la Trisha Brown Company, dont Rauschenberg est, depuis 1978, président et directeur artistique : l'un des plus beaux spectacles que nous offrait le Festival "La Voix du Geste" organisé par Ars Musica, Charleroi/Danses et Plan K.

### Foray Forêt

Mais c'est avec **Foray Forêt**, plus récent, que Trisha Brown donnait la plus haute perfection de son art. Ce ballet abstrait était dansé dans le silence que venait à peine rompre l'écho d'une fanfare approchant et s'éloignant de la salle, comme une citation, dans ce monde de la beauté parfaite, de la présence de la cité, du monde du peuple. Le vocabulaire de danse de **Foray Forêt**, écrit la chorégraphe, est issu d'un travail sur l'immobilité, sur la simplicité et la délicatesse du mouvement. Le système chorégraphique est intuitif, plus en rapport avec le dessin, comme un très grand dessin sur le rectangle du plateau. La musique est celle d'une fanfare qu'on entend circuler autour du théâtre pendant le spectacle et le décor et les costumes sont conçus par Robert Rauschenberg. Ce ballet restera inoubliable. Il a fait s'exclamer mon voisin, l'écrivain Philippe Panier, lui-même

Photo Jack Mitchell



Une figure caractéristique de la chorégraphie de Trisha Brown

ancien danseur et balletomane passionné : "C'est une des plus belles choses que j'ai jamais vues !..." Une opinion tout à fait pariaquée, qui a valu à Trisha Brown une fantastique ovation au rappel du troisième ballet de la soirée : Newark.

### Newark

Trisha Brown, qui est aussi un excellent dessinateur dont les œuvres ont été exposées souvent — à la Biennale de Venise notamment —, y montre combien elle est sensible à l'apport des grands artistes auxquels elle demande des décors. Cette fois c'est au maître incontesté du minimalisme, Donald Judd, qu'elle s'est adressée. Et il ne s'est pas contenté d'offrir une série de toiles de fond d'une seule couleur, chaque fois si intense, si profonde, qu'on avait l'impression de découvrir le rouge, le bleu, le jaune comme si on ne les avait jamais vus auparavant, mais il a travaillé la conception sonore du ballet dans le même esprit minimaliste.

### Trisha Brown

Jean-Marie Wynants écrivait dans le MAD : *Tout comme Bruno Ganz dans "Les Ailes du désir", Trisha Brown est un ange tombé du ciel ... Mais depuis qu'elle a sacrifié ses ailes pour devenir une*

*des chorégraphes les plus inventives de notre temps, elle ne cesse de pousser les autres à tenter de s'envoler. Et sur scène, c'est un petit morceau de paradis qu'elle recrée à chaque apparition. Il est vrai qu'elle demande à ses danseurs de réussir des rencontres aériennes insaisissables, des enchaînements de mouvements ou des "portés" qu'on a peine à croire réalisables. La fascination qu'exerce le travail de Trisha Brown est due à cette fulgurance éphémère, à l'évanescence de moments où le souffle est suspendu à la beauté et à la fragilité de ses incroyables combinaisons de mouvements. Elle, si passionnée de structures qui donnent un cadre précis au jeu chorégraphique, elle donne liberté à ses danseurs d'y développer l'improvisation, d'y retrouver les côtés ludiques de la danse, d'y prendre tous les risques ... D'où cette apparence de liberté, d'entière spontanéité et de chaos maîtrisé. Fascinée par la vivacité du mouvement à l'état pur, à la dynamique contrastée, par l'inattendu, par l'imprévisible, la chorégraphe compose un langage radicalement original en danse par ce flux d'actions, de réactions, de ruptures, de reprises, d'oppositions qu'elle règle avec une extrême minutie.*

Parvenue après trente ans d'inlassable recherche au sommet de son art, Trisha Brown continue à étonner, comme si le mystère de sa création chorégraphique, qui réussit à préserver la spontanéité du naturel au sein de compositions des plus raffinées, devenait de plus en plus insaisissable.



## DANSE

## Le mystère, à pas de loup

Les nouvelles pièces de la chorégraphe américaine  
montrent une évolution surprenante

TRISHA BROWN

au Théâtre de la Ville

Lorsque le rideau se lève sur *Pour M. G. : the Movie*, un couple est debout sur le plateau, de dos, immobile. Plus tard, la femme s'évadera, comme aspirée par les autres danseurs. Mais l'homme sans visage ne bougera pas d'un millimètre jusqu'au baisser du rideau. Dans cette pièce dédiée à l'ancien ministre de la culture Michel Guy - récemment donnée en création mondiale à l'Hippodrome de Douai - Trisha Brown a-t-elle voulu évoquer quelqu'un qui s'est retiré du flux de la vie, mais demeure présent ?

Savoir se renouveler n'est pas donné à tous les créateurs, même les grands. Trisha Brown y parvient superbement : il n'est que de comparer la première pièce de ce programme, *Set and Reset*, qui date de 1983 (et qu'on a déjà pu voir deux fois au Théâtre de la Ville), aux deux suivantes, *Foray Foret*, créée l'an dernier à la Biennale de Lyon, et *Pour M. G. : the Movie*. Après la jubilation, il semble que le mystère et l'angoisse entrent à pas de loup dans l'univers brownien.

### Coups de pied dans une boîte de conserve

Sous les prismes animés de projections de Robert Rauschenberg, *Set and Reset* lance dans l'espace six danseurs plus légers que l'air, ludiques, désinvoltes, nonchalants, dont les bras se balancent comme livrés à eux-mêmes, comme pour se dégourdir dans la cour de récréation. Sauf rarissimes exceptions, le flot du mouvement et son rythme enlevé ne cessent pas.

Dans *Foray Foret* - toile de fond éclairée en violet pour tout décor, costumes inattendus en lamé or - commencent à survenir l'immobilité, l'attente d'on ne sait quoi, une vague inquiétude. Des index énigmatiques se pointent sur le sol, comme pour quelque rite de conjuration - il y a dans cette pièce une touche de primitivisme. Dans l'épais silence, les danseurs émettent parfois un bref sifflement, sur une seule note. Par moments, on entend au loin, à distances diverses, une fanfare (c'est celle des Beaux-Arts, qui fait le tour du théâtre), et le contraste est frappant entre cette musique de fête et la

concentration des danseurs, qui ne lui prêtent aucune attention. On a le temps de noter des mouvements nouveaux - c'était impossible dans la volubilité gestuelle de naguère : des bustes cassés à l'horizontale, des bras en angle droit, des poses en déséquilibre.

Le climat est plus dramatique encore dans *Pour M. G.* Autour du couple immobile dont nous avons parlé, une fille court. Obsédante, infatigable, implacable. Moulée, comme les autres, dans un strict maillot ocre rose. Elle parcourt des cercles, des diagonales, des demi-cercles coupés d'une brève halte, des lignes de fond ; parfois elle marche, en avant puis à reculons, avant de reprendre sa course. D'autres danseurs surviennent peu à peu, mais, au lieu de se multiplier, le mouvement se raréfie, se ralentit à l'extrême. Il est parfois tellement décomposé qu'on songe aux photos de Muybridge. Une musique d'Alvin Curran, très présente et prenante, mêle aux sons d'un piano des bruits étranges, des coups de pied dans une boîte de conserve, des halètements d'usine, des appels lointains sur une plage, des cris animaux ou humains.

Les danseurs de la Trisha Brown Company sont généreux, vigoureux. Mais Trisha elle-même, retenue à New-York pour raisons familiales, ne dansera pas cette semaine parmi eux. Elle manque.

SYLVIE DE NUSSAC

► Jusqu'au 14 décembre, à 20 h 30. Tél. : 42-74-22-77.